

coopération d'un autre, d'une opposition. De même que le visible n'est pas visible sans la vue et qu'inversement la vue ne voit pas sans le visible, il faut reconnaître dans la contradiction quelque chose de général qui domine la pensée et l'être. La science du pouvoir de penser, par la généralisation de la contradiction, résout toutes les contradictions particulières.

3

L'essence des choses

Dans la mesure où le pouvoir de connaître est un objet physique, la connaissance qui le prend pour objet est *une science physique*. Mais dans la mesure où par ce pouvoir nous connaissons toutes choses, la science de ce dernier devient *la métaphysique*. Si l'analyse scientifique de la raison renverse la vision que l'on a ordinairement de son essence, cette connaissance spéciale entraîne nécessairement un renversement général de notre conception du monde tout entière. Avec la connaissance de l'essence de la raison est donnée la connaissance si longtemps cherchée de « l'essence des choses ».

Tout ce qui peut être su, compris, conçu, connu, nous ne voulons pas le saisir *phénoménalement* mais essentiellement. La science recherche par la médiation de ce qui apparaît, ce qui est véritablement l'essence des choses. Toute chose particulière a son essence particulière qui n'apparaît pourtant pas à l'œil, à l'oreille, ou au doigt, mais uniquement au pouvoir de penser. Le pouvoir de penser explore l'essence de toute chose, de même que l'œil toute visibilité. De même que l'on doit trouver le visible en général dans la théorie de la vue, de même on doit trouver *l'essence des choses en général dans la théorie de la faculté de penser*.

Dire, comme nous venons de le faire, que l'essence d'une chose apparaît non pas à l'œil, etc., mais à la faculté de penser, et que donc *l'essence*, qui est *l'opposé* du phénomène, apparaît, voilà assurément qui semblera contradictoire. C'est que, au même sens que, au chapitre précédent, nous donnions le nom de sensible au spirituel, nous nommons ici essence un phénomène, et nous montrerons par la suite de plus près comment *tout* être est un paraître, comment tout paraître est un être plus ou moins essentiel.

Nous l'avons vu, pour produire des effets, pour être effectif, le pouvoir de connaître a besoin d'un objet, d'une matière, d'un

matériau. L'effet du pouvoir de connaître apparaît dans la science; peu importe que nous prenions le mot science simplement dans son sens classique étroit ou dans sa signification la plus large selon laquelle *tout savoir* sans exception est science. *L'objet ou la matière générale de la science est le phénomène sensible*. Le phénomène sensible est, c'est bien connu, un échange sans frontières. Le monde et tout son contenu consistent dans les changements de la matière qui coexistent dans l'espace et se succèdent dans le temps. Le monde, la réalité sensible ou l'univers, est en tout lieu et en tout temps *singulier*, nouveau, *encore jamais vu* [*nie dagewesen*]. Il naît et meurt, meurt et naît entre nos mains. Rien ne demeure égal à soi, il n'y a de constant que le changement perpétuel, qui lui non plus n'est jamais le même. Toute partie du temps et de l'espace apporte de nouveaux changements. Sans doute le matérialiste affirme la constance, l'éternité, l'impérissabilité de la matière. Il nous enseigne que jamais encore un grain de matière du monde ne s'est perdu, et qu'éternellement la matière ne fait que changer de forme, son soi propre survivant, indestructible, à toute périssabilité. Et pourtant, malgré cette distinction entre la matière elle-même et ses formes passagères, plus que tout autre, le matérialiste est enclin à souligner l'identité de la forme et de la matière. Lorsqu'il parle avec ironie de matières sans formes et de formes sans matière, tout en parlant par la suite de formes passagères de la matière éternelle, il est clair que le matérialisme pas plus que l'idéalisme n'est capable de donner la clef du rapport entre forme et contenu, phénomène et essence. Où trouvons-nous cette matière éternelle, impérissable et donc sans forme? Dans la réalité sensible nous ne rencontrons jamais que des matières périssables et douées de forme. La matière assurément est partout. Là où quelque chose périt, naît quelque chose. Mais nulle part on n'a découvert *pratiquement* cette matière unitaire, égale à elle-même, et survivant à la forme. De même, l'élément chimique indécomposable n'est qu'une *relative* unité, mais, en tout état de cause, il est, aussi bien dans l'écoulement du temps que dans les dimensions de l'étendue, divers, divers dans la coexistence et la succession tout comme n'importe quel individu organique qui, lui aussi, ne fait que changer de forme tout en restant, selon *l'essence* ou *le général*, inaltérablement identique à lui-même. Sans cesse mon corps change de chair, d'os et de tout ce qui est en lui, et il reste encore toujours le même. En quoi consiste donc ce corps distinct de ses manifestations phénoménales soumises au changement? Réponse: en la totalité, en la somme unifiée de ses multiples formes. La matière éternelle, la matière impé-

rissable n'existe *réellement* ou pratiquement qu'en tant que somme de ses manifestations phénoménales périssables. La matière est impérissable, cela ne veut dire qu'une seule chose: en tout temps *il y a partout de la matière*. Nous disons: les altérations ont leur lieu dans la matière, *la matière étant ce qui demeure*; avec autant de vérité, nous pouvons retourner la chose et dire: *la matière consiste en altérations*, la matière est ce qui change, seul le changement est ce qui demeure. L'altération matérielle et la matière inaltérable ne sont que des formulations différentes.

Dans le monde *sensible*, dans la pratique, il n'y a rien de constant, rien d'identique, rien d'essentiel, aucune « chose en soi ». Tout est changement, altération, si l'on veut, tout est fantôme. Un phénomène chasse l'autre. « Cependant, dit *Kant*, les causes sont aussi quelque chose en soi, autrement il s'ensuivrait la contradiction absurde que le phénomène serait sans quelque chose qui apparaît. » Non! Le phénomène n'est ni plus ni moins distinct de ce qui apparaît, que ne sont distinctes *les dix lieues* d'un chemin du *chemin* lui-même ou que l'ensemble manche-lame du couteau. Même si, en ce qui concerne le couteau, nous distinguons le manche et la lame, le couteau n'est rien en dehors du manche et de la lame. L'essence du monde est l'altérabilité absolue. Les phénomènes apparaissent, *voilà tout**.

La contradiction entre la « chose en soi », l'essence et sa manifestation phénoménale trouve sa complète résolution dans une critique complète de la raison, dans la connaissance du fait que le pouvoir humain de penser conçoit comme unité spirituelle, comme étant *une essence, tout nombre arbitraire* de multiplicités données de manière sensible, que dans le particulier ou le divers il perçoit l'identique ou le général et qu'ainsi il comprend *tout ce qui s'offre à lui* comme constituant une *partie isolée d'un tout plus grand*.

En d'autres termes: la forme absolument relative et fugace du monde des sens sert à notre activité cérébrale de matériau destiné à être systématisé, ordonné ou réglé pour notre conscience, par abstraction, selon le critère de l'identique ou du général. La réalité sensible infiniment multiple défile devant l'esprit qui est l'unité subjective; celui-ci alors construit l'un à partir du multiple, le tout à partir des parties, l'essence à partir des phénomènes, l'impérissable à partir du périssable, la substance à partir des accidents. Le réel [*das Reale*], l'essence ou la chose en soi constituent une créature idéale, spirituelle. La conscience sait opérer à partir des diversités l'addition des unités. Le quantum de cette addition est arbitraire. La

multiplicité complète de l'univers se conçoit théoriquement comme unité. D'un autre côté, toute petite unité abstraite se résout pratiquement en la multiplicité infinie d'un phénomène sensible. Où trouvons-nous en dehors du cerveau une unité pratique ? $2/2$, $4/4$, $8/8$, un nombre sans fin de parties séparées, tel est le matériau avec lequel l'entendement fabrique le 1 des mathématiques. Le livre ou ses feuilles, les lettres ou leurs parties sont-elles des unités ? Dois-je commencer, dois-je m'arrêter ? Je peux tout aussi légitimement donner l'appellation d'unité à la bibliothèque, aux innombrables volumes, à mes biens et enfin au monde. Toute chose n'est-elle pas une partie, toute partie n'est-elle pas une chose ? La couleur de la feuille n'est-elle pas moins une chose que la feuille elle-même ? Peut-être voudra-t-on dire que la couleur n'est que qualité, et la feuille matière ou substance, dans la pensée que la feuille peut bien exister sans couleur, mais non la couleur sans feuille. Cependant, autant nous sommes sûrs qu'en puisant dans le tas de sable nous l'épuiserons, autant nous le sommes qu'en retirant à la feuille ses qualités nous finirons par lui retirer aussi toute matière, autrement dit la substance. De même que la couleur est seulement une addition d'actions réciproques [*eine summarische Wechselwirkung*] de la lumière, de la feuille et de l'œil, de même, le « reste de la matière », de la feuille n'est lui aussi qu'un agrégat d'actions réciproques diverses. De même que notre pouvoir de penser retire à la feuille la qualité de la couleur et l'épingle comme « chose en soi », de même, nous pouvons bien encore retirer à la feuille autant de qualités que nous voudrions, nous n'éviterons pas, ce faisant, de la dépouiller de plus en plus de sa « matière ». Selon sa qualité, la couleur n'est pas moins substance que la feuille et la feuille n'est pas moins pure qualité que la couleur. De même que la couleur est une qualité de la feuille, de même la feuille est une qualité de l'arbre, l'arbre une qualité de la terre, la terre une qualité du monde. Le monde est donc substance au sens propre du terme, il est de façon générale matière, et par rapport à lui toutes les matières particulières ne sont que des qualités. A considérer ce monde matériel, il devient manifeste que l'essence, la chose en soi distinguée des phénomènes, n'est qu'une chose constituée de pensée.

Ce que manifeste finalement cet effort général de l'esprit qui tend à passer des accidents à la substance, du relatif à l'absolu, de l'apparence à la vérité, à la chose « en soi », c'est son résultat, la substance comme constituant une somme complète d'accidents, et par là cet effort manifeste l'esprit ou

la pensée comme étant le seul être [*Wesen*] substantiel qui fait des unités spirituelles à partir de multiplicités sensibles et saisit *en les liant* les choses périssables ou les qualités du monde comme constituant un être [*Wesen*] autonome « en soi », un tout absolu. Lorsque l'esprit, insatisfait par les qualités, est dans une quête continue de la substance, qu'il rejette l'apparence et prend comme terrain de recherche la vérité, l'essence, la chose en soi, lorsque enfin cette vérité essentielle se présente comme étant la somme de pseudo-non-vérités, comme la totalité des phénomènes, l'esprit s'active là en tant que créateur [*Schöpfer*] de la substance, un créateur qui, cependant, produit non pas à partir du néant, mais à partir des accidents des substances et à partir des apparences des vérités.

En face de la représentation idéaliste suivant laquelle derrière le phénomène est cachée une essence qui apparaît, ce qui doit être posé comme seul valable c'est que cette essence cachée ne loge pas dans le monde extérieur, mais à sa place, *à part*, à l'intérieur du cerveau humain. Mais comme c'est seulement sur la base de l'expérience sensible que le cerveau fait sienne cette différence entre l'apparence et l'essence, le particulier et le général, il faut d'un autre côté ne pas méconnaître que la différence fonde le fait que les essences que l'on a reconnues existent [*da sind*] sinon derrière le phénomène du moins grâce à lui, existent donc objectivement, et que notre pouvoir de penser est un pouvoir essentiel, réel.

Non seulement pour les choses physiques, mais aussi pour les choses spirituelles, pour toutes choses ; l'idée suivant laquelle celles-ci sont ce qu'elles sont, non pas « en soi », dans l'essence, mais en contact avec autre chose, dans le phénomène, conserve métaphysiquement toute sa valeur. En ce sens, nous pouvons dire : les choses ne sont pas mais elles apparaissent et elles apparaissent aussi infiniment multiples que le sont les autres phénomènes, avec lesquels le temps et l'espace les mettent en contact. Toutefois, pour éviter toute méprise, la proposition : « Les choses ne sont pas, mais apparaissent » a besoin d'être complétée par la proposition : « Est ce qui apparaît », mais seulement dans la mesure où il apparaît. « Nous ne pouvons percevoir la chaleur elle-même, dit la physique du professeur Koppe, nous concluons de ses effets à la présence de cet agent dans la nature. » Ainsi conclut le savant qui recherche la connaissance des choses dans le diligent examen inductif de leurs effets, tout en compensant néanmoins sa carence théorique en matière de logique par la foi spéculative en une « chose en soi »

cachée. Nous, à l'inverse, nous concluons de l'imperceptibilité de la chaleur *elle-même* à la non-présence, à la non-existence en soi de cet agent dans la nature ; nous comprenons plutôt *les effets* de la chaleur comme étant le matériau matériel à partir duquel le cerveau humain a formé *le concept* de « la chaleur elle-même ». Parce que la science n'a pas encore été à même *d'analyser* ce concept, le professeur dit que nous ne pouvons pas *percevoir* l'objet du concept de chaleur. *La somme de ses divers effets, voilà la chaleur elle-même*, la chaleur complète. Le pouvoir de penser saisit *dans le concept* cette diversité comme étant unité. L'analyse du concept, la découverte de ce qu'il y a de commun ou de général dans les phénomènes ou effets divers que l'on appelle chauds, est l'affaire de la science inductive. Mais séparée de ses effets, la chaleur est une chose spéculative telle que le couteau sans lame ni manche de Lichtenberg.

Au contact des phénomènes de la réalité sensible, le pouvoir de penser produit les essences des choses. Mais pas plus que l'œil, l'oreille ou tout autre organe des sens ne produit, privé d'objet, ses impressions, le pouvoir de penser ne produit les essences isolément, sans justification et de manière purement subjective. Nous ne voyons ni ne touchons les choses « elles-mêmes », nous ne voyons et ne touchons que leurs effets sur nos yeux, nos mains, etc. La capacité qu'a le cerveau d'abstraire *ce qu'il y a de commun* dans les *diverses* impressions de la vue nous permet de distinguer l'acte de voir en général des vues particulières. Le pouvoir de penser distingue une vue particulière en tant qu'objet de la vue en général ; de plus, il fait aussi une distinction entre les phénomènes subjectifs et les phénomènes objectifs de la vue, c'est-à-dire les phénomènes qui sont visibles non seulement pour l'œil individuel, mais pour l'œil en général. Même les visions d'un visionnaire, ou les impressions subjectives, les jaillissements d'éclairs, les cercles lumineux, que l'excitation du sang fait voir à l'œil fermé, sont *objet* pour la conscience critique. Éloigné d'une lieue, l'objet qui brille dans la clarté du jour n'est *qualitativement* ni plus ni moins extérieur, ni plus ni moins vrai qu'une quelconque illusion optique. Celui qui entend sonner son oreille, même s'il n'y a n'a pas de sonnerie, a toujours pourtant entendu *quelque chose*. Tout phénomène sensible est objet et tout objet est phénomène sensible. Un objet subjectif est un phénomène éphémère et tout phénomène objectif n'est pourtant qu'un sujet périssable. L'objet objectif peut exister plus extérieur, plus éloigné, plus stable, plus général, mais il n'est pas une essence, une chose « en soi ». Il peut ne pas

apparaître qu'à mes yeux mais aussi à d'autres yeux, non seulement à la vue mais aussi au toucher, à l'ouïe, au goût, etc., non seulement à l'homme mais aussi à d'autres objets — pourtant il ne fait jamais qu'*apparaître*. Tel qu'il est ici, il ne l'est pas là-bas, tel qu'il est aujourd'hui il ne le sera pas demain. Toute existence [*Dasein*] est relative, a un rapport à autre chose, se meut dans la juxtaposition et la succession selon des rapports variés.

Toute impression sensible, tout phénomène est un objet véritable, essentiel. La vérité existe de manière sensible, et tout ce qui est est vrai. L'être et l'apparence sont seulement des relations, mais nullement des oppositions, vu que d'ailleurs toutes les oppositions s'évanouissent devant notre pouvoir de généraliser ou de penser, puisque précisément ce dernier est la capacité *de médier toutes les oppositions*, qui sait trouver l'unité dans toute diversité. *Etre* : infinitif de *est*, la vérité générale est l'objet général, le matériau général du pouvoir de penser. Ce matériau nous est donné de manière multiple, donné grâce aux sens. Les sens nous donnent la matière de l'univers, d'une *manière absolument qualitative*, c'est-à-dire : la qualité de la matière sensible est *donnée* au pouvoir de penser *d'une manière absolument multiple* ; non pas en général, selon l'essence, mais uniquement, en particulier, dans le phénomène. C'est de la relation, du contact du phénomène sensible avec notre pouvoir de penser, que naissent *les quantités*, les essences, les choses, les connaissances vraies ou les vérités connues.

Essence et vérité sont deux mots pour la même chose. La vérité ou l'essence est de nature théorique. Comme nous l'avons dit, nous percevons le monde doublement : de manière sensible et spirituelle, pratiquement et théoriquement. La pratique nous donne le phénomène, la théorie l'essence des choses. La pratique est la présupposition de la théorie, le phénomène la présupposition de l'essence ou de la vérité. La même vérité *apparaît* dans la pratique selon la juxtaposition et la succession, et elle existe théoriquement comme concept compact.

La pratique, le phénomène, *la réalité sensible est absolument qualitative*, c'est-à-dire qu'elle n'a pas de quantité ni de limites spatio-temporelles, au contraire, sa qualité est absolument multiple. Les propriétés d'une chose sont aussi innombrables que ses parties. *A l'inverse, la fonction du pouvoir de penser, de la théorie consiste à être absolument quantitative*, à fabriquer à volonté des quantités en nombre illimité, et à concevoir *toute qualité* du phénomène sensible *comme quantité*, comme essence,

comme vérité. Tout concept a pour objet un quantum de phénomène sensible. Tout objet ne peut être saisi ou conçu par le pouvoir de penser qu'en tant que quantum, unité, essence ou vérité.

Dans son contact avec le phénomène sensible, le pouvoir de penser produit *ce qui* apparaît, ce qui est essentiel, ce qui est vrai, ce qui est *général* ou commun. *Le concept* n'accomplit d'abord cette opération qu'*instinctivement*, le concept *scientifique* étant une *répétition achevée consciente et volontaire* de cette action. La connaissance de la science qui désire connaître un objet, par exemple la chaleur, *ne veut point le phénomène*, ne veut ni entendre ni voir comment la chaleur fond ici le fer, là la cire, comment elle fait tantôt du mal, tantôt du bien, comment elle durcit les œufs et liquéfie la glace, comment la chaleur animale, celle du soleil et celle du poêle se distinguent. Pour le pouvoir de penser, tout cela n'est qu'effets, phénomènes, qualités. Le pouvoir de penser veut *la chose*, l'essence, c'est-à-dire uniquement *la loi générale, totalisatrice*, un court extrait scientifique de ce qui est vu, entendu, touché. Les essences des choses ne peuvent pas être des objets sensibles, pratiques. Les essences des choses sont des objets de la théorie, de la science, du pouvoir de penser. La connaissance de la chaleur consiste pour nous à s'apercevoir de ce qu'il y a de commun, de général, l'essence ou la vérité, dans les phénomènes appelés chauds. L'essence de la chaleur consiste pratiquement dans la somme de ses manifestations phénoménales, mais théoriquement elle consiste dans son concept et scientifiquement dans l'analyse de ce concept. *Analyser le concept de chaleur, c'est découvrir le général dans les phénomènes du chaud.*

Le général est l'être véritable d'une chose, la qualité générale étant la qualité vraie. « La pluie est humide » est une définition *plus vraie* que « la pluie est féconde », parce qu'elle mouille avec plus d'extension et de *généralité*, et que c'est seulement de temps à autre, ici ou là, qu'elle produit l'effet « fécondité ». Mon véritable ami, c'est l'ami constant qui, le long de sa vie, hier comme demain, a généralement des dispositions amicales à mon égard. Certes, il nous est interdit de croire à une amitié *complètement générale*, à une amitié absolue, pas plus qu'à une quelconque autre vérité absolue. Seuls, l'être en général, l'univers, la *quantité absolue* sont parfaitement vrais et parfaitement généraux. Le monde réel en revanche est absolument relatif, absolument passager, infiniment apparent; il constitue une qualité illimitée. Toutes les vérités ne sont que les *parties constitutives* de ce monde, des vérités partielles. Entre l'apparence et

la vérité, il y a la même dialectique du changement réciproque qu'entre le dur et le mou, le bien et le mal, le droit et le non-droit, sans que pour autant leur distinction tombe. Même si je sais qu'il n'existe pas de pluie féconde « en soi », ni d'ami véritable « en soi », pourtant je peux appeler féconde une pluie relativement à des semences déterminées, et je peux distinguer parmi des amis ceux qui le sont plus ou moins vraiment.

Le général est la vérité. Le général est ce qui est général, c'est-à-dire existence, réalité sensible. Etre, tel est le critère général de la vérité, parce que le général est le critère de la vérité. Pourtant, l'être n'existe pas en général, c'est-à-dire : le général n'existe dans la réalité ou dans la matérialité sensible que sous des modalités *particulières*. La réalité sensible a son existence sensible véritable dans les phénomènes fugaces et polymorphes de la nature et de la vie. Par conséquent, tous les phénomènes se trouvent être des vérités relatives, toutes les vérités se trouvant être des phénomènes temporels particuliers. La manifestation phénoménales de la pratique est une vérité dans la théorie, et, à l'inverse, la vérité de la théorie se manifeste phénoménalement dans la pratique. Les oppositions se conditionnent réciproquement : vérité et erreur sont entre elles comme l'être et l'apparence, la mort et la vie, la lumière et l'obscurité, comme toutes choses, elles n'existent que comparativement, et se distinguent seulement selon la mesure, le volume ou le degré. Il va de soi pourtant que toutes les choses du monde sont le propre du monde, donc *d'une matière, d'un être, d'un genre, d'une qualité*. En d'autres termes, *tout volume d'une apparence sensible en contact avec le pouvoir humain de penser forme une essence, une vérité, un terme général.* Le grain de poussière, tout comme le nuage de poussière ou toute masse de terre *importante* est pour la conscience, d'une part, une « chose en soi » essentielle, d'autre part, simplement une apparence transitoire de l'objet absolu, de l'univers. A l'intérieur de ce tout, grâce à notre esprit, arbitrairement selon nos fins, les différents phénomènes se systématisent ou se généralisent. Tout comme la cellule organique, aussi bien que l'élément chimique, est un système aussi complexe que le règne végétal tout entier. L'être le plus petit, comme le plus grand, se divise en individus, espèces, familles, classes, etc. Cette systématisation, cette généralisation, cette production des êtres poursuit sa marche montante jusqu'à l'infinité du tout, descendante jusque dans l'infinité des parties. Face au pouvoir de penser, toutes les qualités deviennent des choses essentielles, toutes les choses devenant des qualités relatives.

Toute chose, tout phénomène sensible, quels que soient leurs caractères subjectifs et éphémères, sont vrais, constituent un quantum mineur ou majeur de la vérité. En d'autres termes : la vérité existe non seulement dans l'être général, mais encore tout être particulier possède sa généralité ou sa vérité particulière. Tout objet, l'idée la plus fugace comme la vapeur éthérée ou la matière saisissable, est un quantum de multiplicité phénoménale. Le pouvoir de penser tire de la multiplicité un quantum, aperçoit l'identique dans le divers, l'un dans le multiple. Esprit et matière ont au moins cela de commun : ils sont. La nature organique s'accorde avec la nature inorganique au moins sur ce point : elle est matérielle. Bien entendu, l'homme, le singe, l'éléphant, le zoophyte qui croît spontanément sur la glèbe différent *toto genere* ; pourtant nous réunissons sous le concept d'organisme une diversité encore plus grande. Malgré la différence qui existe entre une pierre et un cœur humain, la raison pensante s'apercevra d'innombrables ressemblances entre les deux. L'une et l'autre consonnent au moins dans leur nature de chose matérielle, toutes deux sont lourdes, visibles, saisissables, etc. Leur diversité est aussi grande que leur unité. « Le monde vieillit et rajeunit de nouveau », dit Schiller avec autant de vérité que Salomon affirmant : « Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. » Quelle chose abstraite, essence ou être, quelle généralité n'est pas dans son existence sensible, multiple, individuelle, différente de toute autre ? Mais oui ! Il n'y a pas deux gouttes d'eau qui se ressemblent ! Je suis à présent et ne suis plus du tout le même que j'étais il y a une heure, et l'égalité entre moi et mon frère n'est que quantitative, étant seulement, selon le degré, supérieure à l'égalité ou à la ressemblance qui existe entre une montre de poche et une huître. Bref, le pouvoir de penser est le pouvoir absolu d'établir des genres, il ramène sans limites toute multiplicité à l'unité ; il embrasse, il rassemble tout sans exception, alors que la sensibilité fait apparaître absolument tout comme différent, nouveau, individuel.

Appliquant cette métaphysique à notre thème, au pouvoir de connaissance, nous dirons que, comme toutes choses, ses fonctions appartiennent aux phénomènes sensibles, qui en et pour soi sont tous vrais. A la base de toutes les manifestations de l'esprit, de toutes les pensées, opinions, erreurs, etc., il y a une certaine vérité, toutes celles-ci possédant un noyau de vérité. Le peintre emprunte à la réalité sensible toutes les formes de sa création avec une nécessité égale à celle par laquelle toutes les pensées sont des images de choses vraies, des théories des

vrais objets. Dans la mesure où des connaissances sont des connaissances, il va de soi qu'avec n'importe quelle connaissance quelque chose est connu. Dans la mesure où un savoir est savoir, il va de soi naturellement qu'avec tout savoir quelque chose est su. Ceci repose sur le principe d'identité : $a = a$, ou sur le principe de contradiction : 100 n'est pas 1 000.

Toutes les connaissances sont des pensées. On a le droit de contester qu'inversement toutes les pensées sont des connaissances. On peut définir le *connaître* comme une espèce particulière du penser, comme un penser vrai, objectif, pour le distinguer de l'*opiner*, du *croire* ou de l'*imaginer*. Pourtant, il ne faut pas méconnaître qu'en dépit de leur infinie diversité toutes les pensées relèvent pourtant aussi d'une nature commune. Devant le forum du pouvoir de penser, il en est de la pensée comme de toute autre chose : elle est soumise à un processus d'uniformisation. Quelle que soit la différence entre ma pensée d'hier et celle d'aujourd'hui, quelle que soit la différence des pensées d'hommes et d'époques diverses, quelle que soit l'acuité de la distinction que nous faisons entre l'idée, le concept, le jugement, le raisonnement, la représentation, etc., dans la mesure où tout cela constitue des manifestations de l'esprit, celles-ci possèdent aussi une essence égale, commune, uniforme.

Il en résulte par suite que la différence entre des pensées vraies et des pensées fausses, entre connaître et méconnaître, ne possède, comme toute différence en général, qu'une valeur relative. En soi une pensée n'est ni vraie ni erronée, elle n'est l'un des deux que par rapport à un objet déterminé donné. Pensées, concepts, théories, essences, vérités s'accordent en ce qu'elles appartiennent à un objet. D'une manière générale, nous connaissons les objets en tant que quanta de la multiple réalité sensible, « du monde qui existe à l'extérieur ». Si le quantum d'être, l'objet est ce qui doit être connu, saisi ou compris, déterminé ou limité d'avance par l'usage d'un concept, la vérité consiste dans la découverte de ce qu'il y a de général dans cette quantité sensible ainsi donnée.

Les quantités sensibles, les choses du monde possèdent toutes aussi, outre leur apparence, une vérité, ou encore, elles possèdent, par le moyen de leur existence phénoménale, un être. Les essences des choses sont aussi innombrables qu'est infiniment divisible selon le temps et l'espace la réalité sensible. Chaque petite partie du phénomène a son essence propre, chaque apparence particulière a sa vérité générale. Le phénomène se produit au contact des sens, les essences ou les vérités au contact de notre

pouvoir de connaître. De là aussi, au moment précis où nous avons pour thème l'essence des choses, la fâcheuse nécessité de parler du pouvoir de connaître et inversement de traiter de l'essence ou de la vérité des choses en même temps que du pouvoir de connaître.

Comme nous l'avons dit au début, dans le critère de la vérité est contenu le critère de la raison. Comme la raison, la vérité consiste à développer le général, la théorie abstraite à partir d'un quantum donné de réalité sensible. Donc ce n'est pas la vérité en général qui est le critère d'une connaissance vraie, mais on appelle vraie la connaissance *qui produit la vérité*, c'est-à-dire ce qu'il y a de général dans *un objet déterminé*. La vérité doit nécessairement [muss] exister objectivement, c'est-à-dire être la vérité de son objet déterminé. Des connaissances ne peuvent pas être vraies en soi, elles ne peuvent l'être que relativement, par rapport à un objet déterminé, sur la base de faits extérieurs. Sa tâche consiste à développer le général à partir du particulier. *Le particulier est la mesure (= condition, présupposition) du général, la mesure de la vérité*. Pour peu que l'être soit donné, sa nature générale en découle comme vérité. La différence entre le plus général et le moins général, entre l'être et l'apparaître, la vérité et l'erreur, n'existe qu'à l'intérieur de limites déterminées, sous-entend le rapport à un objet particulier. C'est pourquoi le fait d'appeler ou de ne pas appeler vraie une connaissance ne dépendra pas tant de la connaissance que de la limite, de la tâche qu'elle s'était assignée, ou qu'on lui avait ailleurs assignée. *Une connaissance complète n'est possible qu'à l'intérieur de limites déterminées*. Une vérité parfaite est toujours une vérité assortie de la conscience qu'elle est imparfaite. Que tous les corps soient pesants, voilà qui est parfaitement et entièrement vrai, parce que d'avance, déjà, le concept de corps se limite aux objets pesants. Après que le *corps en général* eut été formé par la raison à partir des différents poids, la certitude apodictique qu'elle possède au sujet de la généralité et de la nécessité de leur pesanteur n'est pas si étonnante. Une fois accordé le fait qu'étaient animaux qui volent purement et simplement ceux dont nous avons abstrait le concept d'oiseau, nous pouvons être assurés que tous les oiseaux volent au ciel sur la terre, et en d'autres lieux, et même sans croire à des connaissances à priori, qui doivent se distinguer des connaissances empiriques par l'indice de la nécessité et de la généralité rigoureuse. Les vérités n'ont de valeur que sous réserve de présuppositions, et sous réserve de présuppositions les erreurs sont vraies. Que le soleil

brille, voilà une vraie connaissance à condition qu'elle soit entendue sous réserve de la présupposition d'un ciel sans nuages. Il est non moins vrai que le bâton droit est brisé dans l'eau courante à condition de ne limiter cette vérité qu'à une vérité optique. *Le général, à l'intérieur d'un cycle donné de phénomènes sensibles, est vérité. A l'intérieur d'un circuit donné de phénomènes sensibles, l'individuel ou le particulier comme étant le général s'appelle erreur*. L'erreur, contraire de la vérité, consiste dans le fait qu'inconsidérément, de manière bornée, sans expérience, le pouvoir de penser ou conscience confère aux phénomènes une extension plus générale que celle qu'attestent les sens ou la sensibilité, par exemple en attribuant précipitamment aussi une existence plastique conjecturale à l'existence optique vraie et effective.

Le jugement que rend l'erreur est un *préjugé*. Vérité et erreur, connaissance et méconnaissance, compréhension et méprise ont dans le pouvoir de penser, dans l'organe de la science, leur siège commun. Expression générale des faits de l'expérience sensible est la pensée en général, y compris les erreurs. Mais l'erreur se distingue de la vérité en ce qu'elle prétend attribuer au fait déterminé dont elle est l'expression un être plus large, plus étendu, plus général que celui que nous apprend l'expérience sensible. La prétention est l'essence de l'erreur. La perle de verre ne devient inauthentique que dès lors qu'elle prétend être une perle naturelle.

Schleiden dit de l'œil : « Lorsque l'excitation du sang, gonflant les veines, appuie sur les nerfs, nous le ressentons dans les doigts comme douleur, dans l'œil comme la flamme d'un éclair. Et ici nous avons la preuve décisive du fait que nos représentations sont de libres créations de notre esprit, et que nous ne saisissons pas le monde extérieur tel qu'il est, mais que l'effet qu'il produit sur nous est seulement l'instigation à une activité spirituelle particulière, dont les produits sont fréquemment dans une connexion certaine et légitime avec le monde extérieur, bien que fréquemment aussi ce ne soit pas du tout le cas. Nous pressons notre œil et nous voyons un cercle lumineux, mais aucun corps lumineux n'est présent. On peut voir facilement quelle source riche en dangers d'erreurs coule ici. Des formes lutines du paysage nuageux que traverse l'éclat lunaire aux menaces délirantes des visions du visionnaire, nous avons une série d'illusions qui ne sont pas à mettre au compte de la nature, à sa rigoureuse légalité, mais appartiennent au domaine de l'activité de l'esprit libre et par là même soumise à l'erreur. Il faut une grande circonspection, une vaste culture, avant que l'esprit se

libère ici de toutes les erreurs qui lui sont propres et apprenne à les dominer totalement. Lire, au sens large du terme, est, nous semble-t-il, facile, pourtant c'est un art difficile. Ce n'est que peu à peu que l'on apprend à quels messages des nerfs il est licite d'accorder confiance et de former sur leur modèle des représentations. Même les hommes de science peuvent en ce cas commettre des erreurs, et la fréquence de celles-ci augmente en proportion de leur peu d'accord à se mettre en quête de la source de l'erreur. « Considérée totalement pour elle-même, la lumière n'est pas claire, jaune, bleue et rouge. La lumière est le mouvement d'une matière très subtile répandue partout, l'éther. »

Le beau monde de la lumière et de l'éclat, des couleurs et des formes ne saurait être perception de ce qui est effectivement. « A travers l'épaisseur de la treille, un rayon de soleil passe en tremblant dans l'ombre secrète et bienfaisante. Tu crois voir le rayon lumineux en personne, il s'en faut de beaucoup, ce que tu perçois n'est qu'une série de grains de poussière. » La vérité de la lumière et de la couleur, c'est « les ondes, qui se poursuivent sans trêve ni repos dans l'éther, à la vitesse de 40 000 lieues par seconde ». Cette véritable nature corporelle de la lumière et de la couleur est si peu visible « qu'il a fallu au contraire la perspicacité des plus grands esprits pour nous dévoiler cette nature propre à la lumière. [...] Nous trouvons que chacun de nos sens n'est réceptif qu'en ce qui concerne des influences extérieures parfaitement déterminées, et que l'ébranlement de chaque sens suscite dans notre âme des représentations tout à fait différentes. Ainsi, entre ce monde extérieur dépourvu d'âme qui nous est ouvert par la science (vibrations de l'éther), et le monde beau (réel, sensible) dans lequel nous nous trouvons spirituellement, les organes des sens occupent la situation de médiateurs ».

Ainsi s'exprime Schleiden, qui nous donne par là un exemple qui montre combien notre époque est toujours dans l'embarras en ce qui concerne l'intelligence de deux mondes, et combien on cherche en vain une médiation entre le monde du pouvoir de penser, du savoir ou de la science, représenté ici par les vibrations de l'éther, et le monde des cinq sens, représenté par les claires lumières colorées de l'œil ou de la réalité. En ceci nous possédons du même coup un exemple de la manière dont les restes hérités d'une vision spéculative du monde produisent un effet de galimatias dans la bouche du savant moderne. L'expression confuse de cette situation réside dans la distinction d'un « monde

corporel de la science », dans lequel « nous nous trouvons spirituellement ». L'opposition entre l'esprit et les sens, entre la théorie et la pratique, entre le général et le particulier, entre la vérité et l'erreur, est devenue consciente, mais ce qui manque c'est la solution. On sait quoi chercher, mais non ce qu'on doit chercher, d'où la confusion.

Avoir vaincu la spéculation, la science qui ne repose pas sur les données des sens, avoir racheté les sens, avoir fondé l'empirie, tel est le haut fait scientifique de notre siècle. Reconnaître théoriquement ce fait, c'est se mettre d'accord sur la source de l'erreur. Si la philosophie spéculative pensait que la vérité se trouve uniquement avec l'esprit, mais qu'avec les sens on ne trouve que l'illusion, nous autres, nous avons à renverser les termes de cette philosophie, à chercher la vérité au moyen des sens — la source de l'erreur dans un prétendu esprit absolu. Superstitieuse est la croyance à certains messages des nerfs, les seuls auxquels on aurait le droit de se fier, et que l'on ne doit apprendre à connaître que graduellement, sans pouvoir découvrir le critère spécifique de leur distinction. Fions-nous hardiment à tous les témoignages des sens. En eux il n'y a rien de faux que l'on doive séparer de l'authentique. Le seul à nous duper, c'est l'esprit non sensible, lorsqu'il s'avise effrontément d'anticiper les sens, lorsque, en dépit de la seule tâche à lui échue — l'interprétation des sens —, il grossit ce qu'ils disent, en disant postérieurement ce qu'on ne lui avait pas dit antérieurement. Lorsque sous l'effet de l'excitation du sang ou d'une pression extérieure, l'œil voit des éclairs enflammés ou des cercles de lumière, il n'y a là pas plus d'erreur que lorsqu'il perçoit tout autre phénomène du monde extérieur. C'est notre conscience qui commet l'erreur lorsqu'elle prend « à priori » de tels accidents subjectifs pour des corps objectifs. Le visionnaire est dans l'erreur dès qu'il présente ses vues personnelles pour des vues en général, en tant que phénomène général, dès que précipitamment il donne pour expérience ce dont il n'a point l'expérience. L'erreur, c'est transgresser la loi de la vérité, qui prescrit à notre conscience de se rappeler la présupposition qui fonde la conscience des limites dans lesquelles une connaissance est vraie, c'est-à-dire générale. L'erreur érige le particulier en général, le prédicat en sujet, le phénomène singulier en chose générale. L'erreur connaît à priori, la vérité — le contraire de l'erreur — connaît, à posteriori.

Les deux espèces de la connaissance, la connaissance à priori et la connaissance à posteriori, entretiennent le même rapport que

philosophie et science de la nature, cette dernière étant entendue au sens le plus large du terme, comme science en général. L'opposition de *la foi* et *du savoir* se répète dans l'opposition de la philosophie et de la science de la nature. Comme la religion, la philosophie spéculative vivait dans l'élément de la foi. Le monde moderne a renversé la foi en science. Ce que visent les maîtres de la réaction politique lorsqu'ils exigent un renversement de la science, c'est donc un retour à la foi. Le contenu de la foi constitue un acquêt obtenu sans peine. La foi connaît à priori. La science est *un travail*, une connaissance conquise à posteriori. Renoncer à la foi, c'est renoncer à la fainéantise. Limiter la science à la connaissance à priori, c'est l'orner de la distinction caractéristique de l'époque moderne, *le travail*.

Lorsque Schleiden dénie aux phénomènes colorés de la lumière, qu'il appelle des phantasmagories que l'esprit créerait de toutes pièces, tout caractère de réalité et de vérité, ce n'est pas là résultat scientifique, mais aberration philosophique. La croyance superstitieuse en la spéculation philosophique lui fait méconnaître la méthode scientifique de l'induction lorsqu'il oppose aux phénomènes lumineux colorés « des ondes vibrant sans trêve ni repos à travers l'éther à la vitesse de 40 000 lieues par seconde », comme constituant la nature véritable et réelle de la lumière et de la couleur. Manifeste est le contresens qui consiste à appeler « création de l'esprit » le monde corporel que voient les yeux et « nature corporelle » la vibration de l'éther dévoilée par « la pénétration des plus grands esprits ».

La vérité de la science entretient avec le phénomène sensible le même rapport que le général avec le particulier. Les ondes lumineuses, ce que l'on appelle la vérité de la lumière et de la couleur, ne représentent « la nature *spécifique* » de la lumière que dans la mesure où elles sont la généralité des divers phénomènes lumineux : clairs, jaunes, bleus, etc. C'est dans la réalité sensible que le monde de l'esprit ou de la science trouve son matériau, sa présupposition, son fondement, son début, ses bornes.

Nous l'avons vu, l'essence ou la vérité des choses possède existence ou réalité non pas derrière leur manifestation phénoménale, mais *grâce* à celle-ci, non pas « *en et pour soi* » mais *uniquement dans le rapport au pouvoir de connaître*, uniquement pour la raison ; seul *le concept* sépare du phénomène les essences ; d'autre part, comme nous l'avons vu, la raison ne tire aucun concept quel qu'il soit d'elle-même, mais du seul contact avec le phénomène ; aussi trouvons-nous dans ce thème de « l'essence

des choses » confirmation du fait que l'essence du pouvoir de connaître est un concept que nous avons tiré de sa manifestation phénoménale sensible. Connaître qu'en dépit de son universalité dans le choix de ses objets, le pouvoir de penser est pourtant limité par le fait qu'il lui faut un objet donné en général ; connaître que le juste et véritable acte de penser, la pensée qu'accompagne le résultat scientifique, se distingue du penser non scientifique en ce qu'elle se lie sciemment et volontairement à l'objet donné extérieurement ; connaître que la vérité ou le général ne se laissent pas connaître « en soi », mais uniquement en ce qui concerne un objet donné — une telle proposition, avec les nombreuses variantes que nous en avons données, contient l'essence du pouvoir de connaître. Elle réapparaît à la fin de chaque chapitre parce que toutes les vérités particulières, tous les chapitres particuliers ne doivent servir que ce seul but : la démonstration du chapitre général de la vérité générale.